

Cassidy Cameron, 15 ans
Blenheim District High School
Blenheim, Ontario

Chère Maman,

J'espère que, par le fait de rédiger cette lettre, je pourrai te faire comprendre que même si je n'avais pas les mêmes motifs que vous pour partir, c'est quand même le choix qui s'impose pour moi.

Premièrement, j'espère que toute la famille va bien. Je te prie de leur dire le bonjour de ma part. S'ils ne vont pas bien, réponds s'il te plaît à cette lettre pour me tenir au courant. Les jumeaux : qu'est-ce qu'ils deviennent? Et la vie dans la ferme? Est-ce que Papa se plaint toujours des marmottes qui détruisent son jardin? Ah, vous me manquez tellement, vous tous. Vous sauriez sûrement que je rentrerais immédiatement si ma loyauté à mon pays était en rien moins forte. Le besoin de main d'œuvre est d'autant plus grand que les recruteurs ont quitté notre ville et les communautés environnantes. Avant mon départ, John pensait rejoindre ses cousins à la guerre; est-il parti? J'espère que mon départ n'a pas eu d'effet sur sa décision à lui. S'il est toujours chez vous, je te prie de lui dire que je l'aime et que je lui souhaite de bonnes choses.

Il y a quatre jours, je suis arrivée à la gare de Toronto, et Tante Martha m'attendait comme elle avait promis. Son doux sourire a soulagé tout de suite mes soucis. Elle m'a aidée avec les quelques bagages que j'avais et on est allées trouver son mari et son chariot. C'est tellement différent ici en ville. Il y a tant de gens; les édifices sont énormes; il y a des tramways et des magasins de toutes sortes. Comment est-ce que les gens supportent tout cela : l'odeur dans les rues est quasiment intolérable. Je veux être chez moi.

Cet après-midi-là, Tante Martha m'a fait une tournée de la ville et elle m'a montré l'usine où nous allons commencer à travailler le lendemain. C'était un peu plus grande que les autres bâtiments qui l'entouraient, faite de briques mais sans caractéristiques remarquables : aucun indice de ce qu'elle fabriquait ni de ce qui se trouvait là-dedans. L'usine se situait dans une enclave isolée et pour quelque raison que ce soit, ça sentait encore pire que tout autre endroit que nous avions visité. Je me suis couchée très fatiguée, mais agitée aussi à la pensée de mon premier jour de travail dans une usine.

Martha m'a réveillée le lendemain, je ne sais pas à quelle heure. Il ne faisait pas encore jour. Je me suis levée et j'ai trouvé un uniforme soigneusement plié sur le chevet. Je me suis habillée en vitesse et je suis descendue dans la cuisine, où j'ai été surprise de voir Oncle Tom et Tante Martha déjà en train de manger. Je me suis attablée et j'ai mangé deux œufs et des toasts qu'Oncle Tom a mis dans mon assiette.

Cet après-midi-là, après avoir travaillé pendant 6 heures dans l'usine, j'ai ressenti les premiers regrets dans une suite indéfinie : je n'avais pas mangé assez

au petit-déjeuner et je n'avais pas non plus apporté assez à manger pour le déjeuner. Mais la faim n'était pas la pire des choses. L'usine était mal éclairée et ça sentait encore pire là-dedans qu'il sentait dehors. C'était la saleté partout. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte de la nécessité de porter ces combinés bleu foncé à manches longues. Il y avait environ 50-75 ouvriers dans l'usine. Pendant qu'on travaillait, j'ai entendu un autre ouvrier qui expliquait que l'on avait modifié l'usine récemment pour l'adapter à la manufacture d'obus, de balles et de bombes pour nos soldats d'outre-mer. À la fin de cette première journée, je suis rentrée couverte de saleté, fatiguée comme tout, les yeux et les mains pleins de douleur, affamée et rêvant aux petits pains de Laura. Il est sûr que, si j'avais su où se trouvait cette usine et quelles en étaient les conditions de travail, j'aurais écouté tes arguments et ceux d'Emma pour me dissuader de venir dans ce trou.

La routine a continué pendant deux jours de plus : se lever, s'habiller, manger, aller au travail, faire le travail d'ouvrière pendant cinq heures, prendre une petite pause que notre misérable employeur appelle l'heure de déjeuner, puis six heures de travail de plus avant de quitter l'usine enfin à dix-sept heures. Les seules satisfactions que je tire de cette expérience est les autres femmes avec qui je travaille, le maigre salaire, et la satisfaction de servir mon pays au moment de besoin.

Hier, grâce à Dieu, c'était dimanche et je suis allée à l'église. Oncle Tom et Tante Martha ne m'ont pas accompagnée pour des motifs inutiles et stupides. La messe a été bonne, mais l'édifice était merveilleux. Si jamais tu me rends visite, il faut passer par ce bâtiment incroyable.

Tandis que je rédige cette lettre, je me demande si je paie trop cher le fait de travailler à Toronto, compte tenu de tout ce que j'ai délaissé. Je m'ennuie de chez moi. Chez moi, je me sens plus vive; l'air est plus frais; les gens sont plus aimables et c'est plus propre. Même les endroits les plus dégueulasses sont plus propres que Toronto. J'en ai assez de cette nouvelle vie. Je sais que ça ne fait pas longtemps que je suis ici, mais c'est comme une éternité. Je me suis décidée. La seule raison pour laquelle je reste ici, c'est pour participer aux efforts de la guerre, et même ça c'est presque insupportable, une honte pour notre pays. Oui, d'ici deux semaines, je rentrerai. Entre-temps, vous me manquerez énormément et je ferai le décompte jusqu'à ce que je puisse repartir chez moi.

Je vous aime à mort,

Susan Ferguson